

Zeitschrift: L'écran illustré : hebdomadaire paraissant tous les jeudis à Lausanne et Genève
Herausgeber: L'écran illustré
Band: 2 (1925)
Heft: 10

Artikel: Les jeunes filles qu'on n'épouse pas au Cinéma-Palace
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-729112>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les Jeunes Filles qu'on n'épouse pas

Au CINÉMA-PALACE



ELLEN KURTI

dans *Les Jeunes Filles qu'on n'épouse pas*.

se et n'a pas la force de se refaire une existence plus honnête.

Un soir qu'elle paraît au « Palais de Danse » dans « Madame Incognito », son père vient la trouver dans sa loge dans un état complet d'ivresse et exige d'elle de l'argent ; elle le chasse ; à peine est-il sorti de la loge que Louise entend une grande rumeur ; elle interroge et apprend que son père vient d'être frappé d'une congestion et transporté dans la clinique du docteur Frymann. Elle accourt en costume de danseuse au chevet du malade. Sa douleur apitoie le docteur, qui lui fait donner une robe d'infirmière. Par la suite, le médecin s'prend de Louise et veut l'épouser, mais il ne connaissait pas son passé qui remonte comme un noyé à la surface pour condamner perpétuellement Louise à cette vie qu'elle exècre et dont elle ne peut s'évader que par le suicide.

Ellen Kurti nous rend la triste existence de la petite Louise à la perfection. La mise en scène de Geza v. Bolvary s'est excellente et l'œuvre fourmille d'idées neuves. Les autres acteurs incarnent leurs personnages d'une façon irréprochable. Nous sommes persuadés que le public aimera ce film duquel il tirera une morale bienfaisante, nous l'espérons.

Les Jeunes Filles qu'on n'épouse pas

Louise Mengers est vendue dans un grand magasin de nouveautés ; son père est un ivrogne invétéré et sa mère, prolifique, est affligée de quatre ou cinq rejetons. C'est la misère sordide au foyer. Louise est fôcièrement honnête ; elle voudrait épouser Bruno, un chef de rayon qu'elle aime passionnément. Le bellâtre a d'autres projets et il épouse la fille d'un nouveau riche, Ellen Wolkhoff. Chagrin profond pour Louise ; désillusion, peine de cœur, mais pas cependant inconsolable puisque le jeune Arno Willberg, le fils d'un riche industriel, réussit à gagner son amour. Ils s'aiment, mais il ne l'épouse pas ; il en fait sa « fiancée », pour se servir d'un euphémisme bourgeois. En réalité, Louise devient la maîtresse d'Arno. Les deux amants sont réduits à la misère extrême. Un pseudo-comte Schlebenberg, qui a connu Louise lorsqu'il achetait des toilettes pour sa maîtresse La Pasquita, dans le magasin de nouveautés où elle était employée, la reconcentre et l'invite chez lui avec Arno. Schlebenberg n'est qu'un escroc et un proxénète ; il se débarrasse d'Arno et propose à Louise de « lancer ». Louise devient la maîtresse de Schlebenberg et obtient au théâtre des succès étourdissants, et le proxénète voudrait « la passer » à un richissime Suédois, moyennant finance. Louise devient ainsi l'objet d'un commerce assez répugnant ; elle en ressent peut-être du dégoût, mais elle est emportée dans ce tourbillon d'une vie facile et luxueuse.

"PARIS"

AU MODERN-CINÉMA

Scénario de Pierre Hamp, adapté par Reine Jeanne. — Producteurs : MM. Vandal et Delac. — Mise en scène : René Hervil. — Editeur : Louis Aubert.

Paris s'éveille... Sur la butte, Jean Fleury, l'ouvrier, est déjà au travail. Il étudie avant d'aller à l'atelier. Orphelin tout jeune, il s'est vu contraint d'abandonner ses études pour entrer comme mécanicien aux usines Revoil. Il est fiancé avec sa charmante voisine, une jeune minidette, Aimée Valois.

Jean fut, il y a quelques années, l'élève du grand savant François Roulet. Celui-ci travaille à une invention qui doit révolutionner la locomotion et que l'industriel Revoil doit mettre au point.

Aimée Valois ne tarde pas à subir l'influence pernicieuse de la capitale. Un jour, elle va livrer une robe chez la grande vedette du Casino de Paris, Suzy Desroses, et elle est éblouie.

Un peu plus tard elle se rend au théâtre pour un dernier essai. On répète activement sur le plateau. Une des petites femmes chante si maladroitement son couplet que le directeur, impatient, avaisant le joli minois émerveillé de la minidette, lui demande d'essayer. Aimée ne s'en tire pas trop mal et, sur la recommandation de Suzy, elle est engagée.

Mais au vieux logis familial une scène terrible attend la jeune fille. Effrayée par les menaces de son père, elle se sauve dans la nuit et va chercher refuge chez sa protectrice Suzy.

Jean éprouve de ces événements un profond chagrin. Il se raccroche désespérément au travail. Son patron lui a confié une partie de la mise au point du moteur inventé par Roulet.

La machine, dont on s'entretient beaucoup dans les milieux scientifiques et industriels, est convoitée par un brasseur d'affaires peu scrupuleux, Alperof. Mais éconduit par Revoil, le financier jure d'employer n'importe quel moyen pour arriver à ses fins.

Or, Aimée a fait une douloureuse expérience dont elle ne tarde pas à se repentir et elle court se réfugier entre les bras de sa vieille maman toute prête au pardon.

Pendant ce temps, Alperof a réussi à dérober au naïf Roulet une serviette contenant certains plans de son invention. Mais il y manque les pièces essentielles et Alperof essaie de soudoyer Jean qui refuse avec indignation.

... Pour mieux surveiller la mise au point de la machine, Revoil a fait installer tout le dispositif dans la chambre de Jean. Alperof cherche à s'emparer des documents qui lui manquent. Mais Revoil a été prévenu ainsi que la police. Alperof traqué s'enfuit par le toit. Jean le rattrape. Une lutte s'engage entre les deux hommes, au-dessus

du vide. Le jeune ouvrier est le plus faible et il est précipité sur le sol.

Alperof retourne dans la chambre pour s'emparer des pièces, mais la machine n'étant plus surveillée explose et le tue.

La chute de Jean a été amortie par un échafaudage et divers obstacles. Gravement blessé il est soigné avec un dévouement tendre par Aimée, qui le sauvera. Le bonheur leur sourira enfin à tous les deux.

Ce film est excellentement interprété par Henry Krauss, Pierre Magnier, Gaston Jacquet et Albert ; Mmes Forzane, Marie Bell et Dolly Davis.

Autour de « Paris »

Mlle Dolly Davies, qui interprète le rôle de la petite arpète, n'a pas hésité à se faire embaucher par une grande maison de couture des Champs-Élysées pour se mettre dans la peau du personnage. C'est là qu'elle s'initia aux rites inédits de cette existence pittoresque.

« Au début, conta la gracieuse artiste au reporter de *Cinéa-Ciné*, tout alla bien, mais au bout de quelques jours on se méfia. J'arrivais cependant correctement à l'heure et je parlais de même. Et sagement, suivant la file, je portais à l'heure du déjeuner mon petit plat de la cuisine au réfectoire. Mais le personnel supérieur, me parlant avec quelque déférence et un peu de mystère, a dû me trahir, et mes camarades, sans deviner que c'était du cinéma » flairèrent quelque chose. Peu m'importait d'ailleurs. A ce moment, je connaissais assez le métier pour faire figure d'arpète au studio, et un beau jour je levai le pied, sans tambour ni trompette. »

HENRY KRAUSS

Le savant de Paris est un grand artiste. Né à Paris le 26 avril 1866, il débuta au théâtre sous l'égide du grand acteur de la Comédie-Française Talbot, avec lequel il parcourut les grandes villes de France. A vingt-trois ans, Henry Krauss, après avoir suivi les cours du Conservatoire, est engagé à l'Odéon par Porel ; il y interprète les amoureaux et les comiques du répertoire classique. Puis il se consacre presque exclusivement à la pantomime, cette caricature du cinéma.

Après plusieurs saisons à Bruxelles, où il joue le répertoire dramatique moderne, Henry Krauss revient à Paris pour jouer, à l'Ambigu, Lagardère, Buridan, Kean, etc., etc.

Henry Krauss apparaît dans un rôle de savant dans le film *Paris*, absorbé et un peu distrait, rôté de pensée et de bonté auquel le grand artiste communique sa flamme intérieure. Ed. E.



C'est avec regret que nous apprenons la mort de Louis Feuillade, qui fut le Sardou de l'Écran. Malgré les éreintements, Feuillade connut le succès et la popularité ; il fut un sincère en son talent de metteur en scène et demeura lui-même, ce qui a une valeur en cette ère de truquage et de pillage où, avec une amoralité ingénue, les gens adaptent les idées et même le style d'autrui.

Le Café Napolitain disparaît pour faire place à un cinéma ; encore une page de l'histoire d'hier qui s'envole dans les débris de plâtre ; le Napolitain fut le lieu de rendez-vous des littérateurs : Ogier d'Ivry, officier, gentilhomme et poète, Daly, l'irlandais, dont la roserie cachait un cœur d'or, qui créa l'expression *Mourir en beauté*, qui, depuis, s'est galvaudée chez les épicuriens. Daly avait la double vue du Celte, il disait de Mendès : « Il a un facies à mourir tragiquement, comme en un roman de Dickens. » On se souvient de la fin mystérieuse de Cattulle, lui aussi habitué du Napolitain, où il avait sa table ronde avec Bergerat, au fin sourire et Charpentier l'éditeur.

L'artiste, chez Mendès, se doublait d'un critique remarquable, qui épluchait la littérature en sabots de notre oncle, lequel avait toutefois ses fervents parmi les Bourgeois aimés et chichés et du bon sens, à défaut du sens artiste. Sarcéy, sous sa fausse bonhomie de pion littéraire, cachait une vanité effrénée de médiocre, et une dose de venin que connurent à leurs dépens les jeunes, ceux dont les pièces ne rapportaient pas. Mais ce serait faire injure à l'adorable poète et à l'artiste qu'était Mendès de le comparer à ce vieux rouillard dont la prose est tombée aujourd'hui dans l'oubli.

La Bobine.

Gustave Hupka

ÉTABLISSEMENT DE COIFFURE
DE 1^{er} ORDRE POUR DAMES.
Galeries du Commerce :: Lausanne.

Le Miracle des Loups

Les services de propagande française par le cinéma, qui n'existent que de nom, peuvent médiocrité à leur aise sur le succès remporté par *Le Miracle des Loups*. Ce qu'ils n'ont pas su ou pas voulu faire, un groupement de professeurs, d'écrivains et d'artistes vient de l'accomplir. Las de voir massacrer les plus belles pages de notre histoire nationale par des mains maladroites, ils ont voulu agir au lieu de regretter, construire au lieu de critiquer. Leur plan fait, la réalisation suivit, immédiate, précise et dégagée de toutes les entraves qui, d'ordinaire, retardent les meilleurs projets dans le monde cinématographique.

Le résultat splendide répond à de si généreux et constants efforts. En un prologue et trois parties la chronique du temps de Louis XI, tirée du roman de M. H. Dupuy-Mazuel, où la fable s'encadre dans l'histoire, a été traitée par Raymond Bernard avec la délicatesse de touche d'un enlumineur et le pinceau ardent d'un peintre de batailles.

Harmonie des ensembles, couleur vigoureuse des fresques mouvantes du Mystère qui réunit sous la tente du Téméraire une foule naïve et joyeuse, de la bataille de Monthléry qui met aux prises en des corps à corps furieux les gens de Bourgogne et les troupes du roi, grisaille des premiers plans où Louis XI s'estompe, énigmatique, cauteleux, retors, puissant en dépit de son apparente faiblesse, tout contribue à maintenir, d'un bout à l'autre du film, un équilibre de conception et de réalisation rarement assuré.

Dans le scénario de A.-P. Antoine, même clarté, même ordre, même mesure. La France sort de la guerre de Cent ans. Les grands féodaux se disputent le pouvoir. Le dauphin de France, Louis, exilé par son père en Bourgogne, rêve de constituer l'unité du royaume. Charles VII meurt. Louis XI à peine proclamé entreprend la lutte contre Charles-le-Téméraire. Au service de l'héritier de Bourgogne, le roi connaît Robert Cottereau, fiancé de sa filleule, Jeanne Fouquet. Les privilèges du parlement, de la noblesse et du clergé sont menacés. Le Téméraire rassemble autour de lui les mécontents. Le comte du Lau, son compagnon fidèle, amoureux de Jeanne Fouquet, veut obtenir par ruse la main de la jeune fille. Attirée dans le cabinet du duc de Bourgogne, Jeanne y rencontre le comte du Lau. Poussée dans ses bras, elle se débat. Le roi survient et,

ramassant la couronne de Bourgogne tombée sur le sol, la contemple, puis s'écrie : « Par Notre-Dame, elle est cassée ! »

Insulte publique. Jeanne se retire au bras du roi. Cottereau et les seigneurs fidèles à la maison de Bourgogne quittent Paris. C'est la guerre.

Les troupes adverses se rencontrent à Monthléry. Rudes combats, issue incertaine jusqu'au moment où Louis XI intervient au milieu de ses soldats hésitants et remporte la victoire. Le Téméraire vaincu n'est pas maîtrisé. Après la courte trêve du traité de Conflans, il rassemble une armée près de Péronne. Le roi sollicite une entrevue. Robert Cottereau lui apporte un sauf-conduit au château des Tournelles où il retrouve près de Louis XI Jeanne Fouquet et son père, mandés pour une mission secrète et urgente.

Il s'agit de remettre aux habitants de Liège, prêts à se révolter contre la domination des Bourguignons, une lettre du roi les exhortant au calme. Fouquet, poursuivi par les alliés du Téméraire conduits par le comte du Lau, sera tué, Jeanne leur échappera grâce à l'intervention miraculeuse d'une troupe de loups féroces. Nous la retrouverons à Beauvais, rassemblant toutes les femmes et défendant la ville contre les féodaux. La résistance de Beauvais sauva la France. L'unité nationale est assurée.

Charles Dullin, chargé du rôle de Louis XI, n'a pas succombé sous le poids d'une tâche aussi lourde. Sa création ne ressemble à aucune autre. Rien de composé, de théâtral, dans ce vivant portrait du roi tel que l'imagination tant d'artistes. C'est bien ainsi que nous devinions à travers les récits et la légende le rusé renard, dont l'âme et la pensée formidables logeaient à l'étroit dans un corps chétif. Dullin a nuancé les divers aspects du « curieux homme », avec un art incomparable qui, d'un seul coup, le met au premier rang de nos artistes de l'écran.

À ses côtés, Vanni-Marcoux trace la figure violente du Téméraire dont il a compris le caractère et traduit à merveille les sentiments. Armand Bernard, pittoresque Bische ; Gaston Modot, parfait dans le comte du Lau ; Philippe Hérial (Tristan l'Ermitte) ; Maupain (Fouquet) ; Mailly (Philippe le Bon) et Romuald Joubé, généreux et vaillant Robert Cottereau, forment la magnifique distribution du *Miracle des Loups*. Quant à Mlle Yvonne Sergyl, tendre, jolie, résolument brave dans le rôle de Jeanne Fouquet, elle mène également au triomphe l'œuvre qu'ac-

compagne une très belle partition de M. Henri Rabaud dirigée par M. J.-E. Szyfer.

Le Miracle des Loups, c'est mieux qu'un très bon film, c'est *Le Grand Film*. (Le Journal.)

Why Worry ! Faut pas s'en faire

Why Worry est l'histoire d'un jeune homme américain habitué au luxe, qui aime les aventures. Il va dans l'Amérique du Sud et se trouve mêlé à de grands troubles révolutionnaires. C'est une histoire d'intrigues romanesques telles qu'en sait écrire Richard Harding Davis, mais contenant des surprises dignes de O. Henry.

Depuis le moment où Lloyd est introduit à bord du navire sur un brancard jusqu'à la fin de ses aventures extraordinaires, c'est une suite ininterrompue de situations hilarantes et inextricables. C'est une cure de soucis par le rire que l'on peut charitablement recommander à un ami dans la détresse neurosthénique.

John Dasen, qui joue dans ce film, est un véritable géant, c'est l'homme le plus grand du monde ; il mesure plus de 8 pieds et pèse 460 livres.

Comme tous les films de Lloyd, *Why Worry* contient des pointes satiriques qui ajoutent un certain sel à ses farces bien personnelles. La petite Jobyna Ralston, qui paraît pour la première fois comme *leading lady* dans les films de Harold Lloyd, a supplanté Mildred Davis, pas tout à fait cependant, car Mildred Davis a conclu avec Harold Lloyd un contrat à vie, un contrat de mariage. Mais Lloyd avait besoin de deux *leading ladies* et il a engagé Jobyna, une jeune actrice célèbre par ses yeux spirituels et sa grâce charmante. Nous l'avons déjà vue dans la version burlesque de Douglas Fairbanks *The Three Musketeers*, jouée par Max Linder.

Hal Roach la vit à l'écran dans ce film et fut si impressionné par son jeu qu'il l'engagea pour ses simples comédies.

Vous passerez d'agréables soirées
à la Maison du Peuple (de Lausanne).

CONCERTS, CONFÉRENCES
SÉANCES CINÉMATOGRAPHIQUES

Salles de lecture et riche Bibliothèque.

Carte annuelle : 2 fr. En vente dans tous les magasins de la Société Coopérative de Consommation et au magasin E. Peytrequin, 4, Rue de la Paix.